



BOUBACAR  
BORIS DIOP

*Murambi, le livre  
des ossements*

ℷ

« CE ROMAN EST  
UN MIRACLE »  
TONI MORRISON

« L'un des romans les plus poignants jamais écrits sur le génocide des Tutsis du Rwanda, en 1994. » Maria Malagardis, *Libération*

« Avec ce livre, Boubacar Boris Diop a réalisé un véritable travail de mémoire. La lecture fait froid dans le dos mais elle est fondamentalement instructive. » *Le Figaro Littéraire*

« S'il ne parvient pas à poser une pensée sur l'impensable, le sublime roman de Diop en expose les mécanismes. Car il ne suffit pas de compatir, pense-t-il, il faut connaître, à défaut de comprendre, les enjeux d'une catastrophe "aux dimensions cosmiques". » Marine de Tilly, *Le Point*

« Un chef-d'œuvre. » *Paris Match*

« Boubacar Boris Diop nous éclaire sur l'ultime génocide du XX<sup>e</sup> siècle mieux que tous les essais et témoignages. » *Ouest France*

« Ce livre est vivant, issu des cendres du génocide rwandais, éclos du pire, de l'innommable au sens premier. » *Axelle*

« Extraordinaire roman pluriel sur le génocide des Tutsis. » Stéphane Duchêne, *Le Petit Bulletin*

« Ce roman oppose la vie à la mort, rend justice aux victimes et dénonce la politique africaine de la France au Rwanda. » Fatou Sall, *Altermondes*

« Mais on peut lire et lire encore la parole de ces témoins, car c'est la seule solution pour ne pas oublier et faire que jamais cette abomination ne se reproduise. La seule réponse que l'on trouvera dans ces lignes est sans appel : tout, mais surtout pas le silence. » Amélie Muller, *Page*

# Libération

4-5 avril 2014

**BOUBACAR BORIS DIOP**

***Murambi, le livre des ossements***

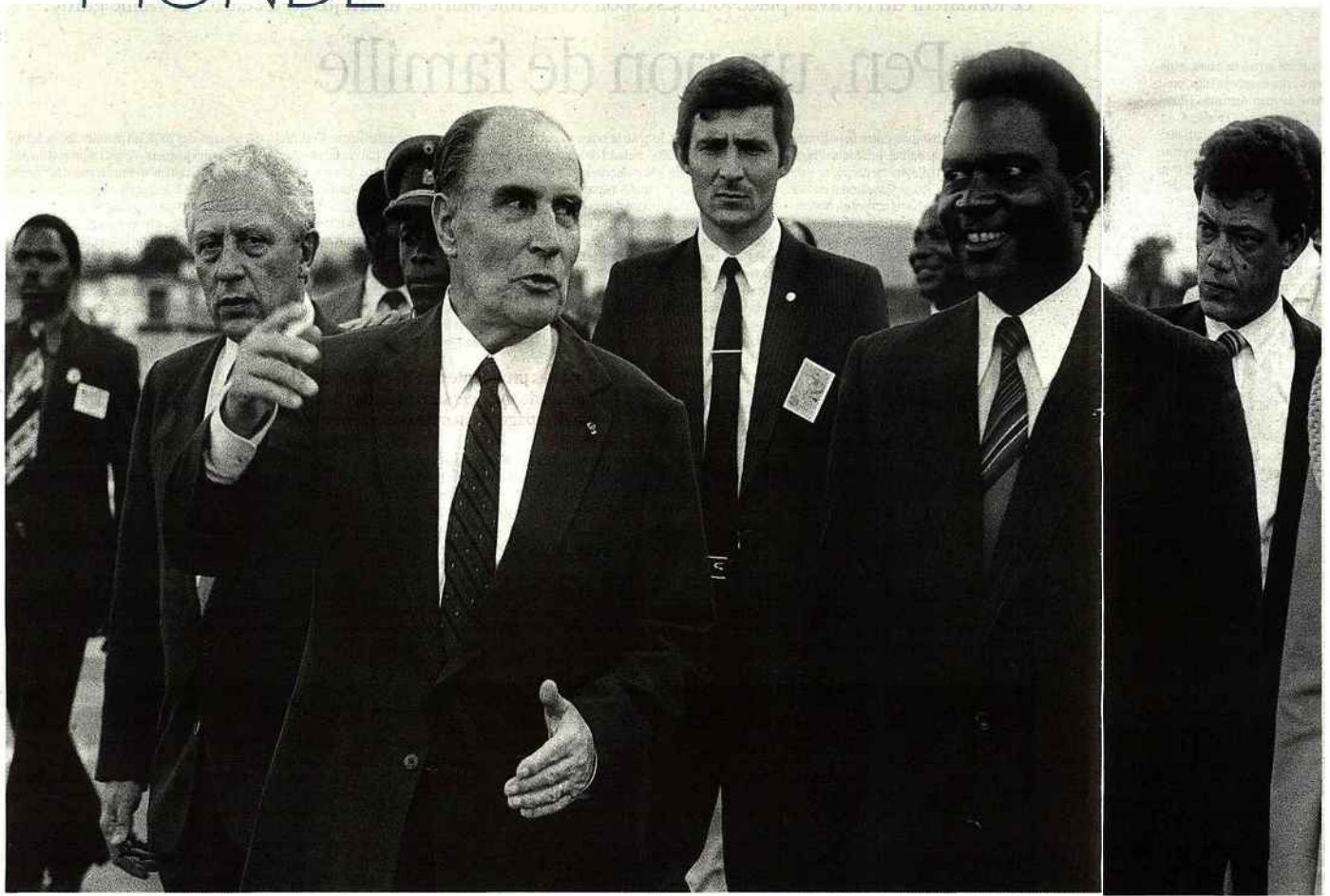
Zulma, 220 pp., 8,95 €.



Un roman enquête du grand écrivain sénégalais venu au Rwanda pour comprendre comment le génocide a été possible et qui le raconte au travers de personnages, comme Jessica la rescapée, Cornelius l'émigré tutsi qui revient au pays, ou Faustin membre des milices du pouvoir hutu. **M.S.**



# MONDE



Le président François Mitterrand et le président rwandais Juvénal Habyarimana, à Kigali, le 10 décembre 1984. L'assassinat de ce dernier, le 6 avril 1994, entraînera le génocide tutsi. PHOTO GEORGES

GOBET/AFP

# Rwanda: Paris ouvre les archives du génocide

L'Élysée a annoncé mardi soir la déclassification de documents datant de 1990 à 1995 sur le rôle de la France dans la tragédie.



Par **MARIA MALAGARDIS**

« **C**e qui est arrivé au Rwanda est, que cela plaise ou non, un moment de l'histoire de France au XX<sup>e</sup> siècle », souli-

## DÉCRYPTAGE

gnait l'écrivain sénégalais Bouba-car Boris Diop dans *Murambi, le livre des ossements*, l'un des romans les plus poignants jamais écrits sur le génocide des Tutsis du Rwanda, en 1994. Trois mois de massacres et près d'un million de victimes : le dernier génocide du XX<sup>e</sup> siècle n'est pas seulement une tragédie lointaine, un drame entre Africains.

Car dès le début des années 90 et la montée des périls, la France fut le meilleur allié du régime qui va conduire au génocide. Jusqu'à quel point Paris s'est-il englué dans le « mauvais camp » ? Les fantômes finissent toujours par sortir du placard. Reste à savoir lesquels sortiront des cartons d'archives dont l'Elysée a annoncé mardi la déclassification. Une démarche qui devrait être suivie par celle des archives du Quai d'Orsay et du ministère de la Défense. Dans l'immédiat, cette annonce surprise pose plus de questions qu'elle n'apporte de réponses

### LA FRANCE A-T-ELLE ENCORE QUELQUE CHOSE À CACHER SUR SON RÔLE AVANT ET PENDANT LE GÉNOCIDE

#### AU RWANDA ?

Petite anecdote significative : il y a quelques semaines, lorsque l'Ecpad, l'agence d'images du ministère de la Défense, décide de diffuser des images sur les interventions militaires au Rwanda pendant les années 90 pour un colloque anodin, la Direction du renseignement militaire (DRM) exige de visionner en priorité les images diffusées. Uniquement celles sur le Rwanda. Preuve que plus de vingt ans après, le sujet reste sensible. Depuis 1994, nombreux sont les journalistes et historiens qui se sont efforcés de retracer la genèse des liaisons dangereuses entre Paris et le régime du président Juvénal Habyarimana. Lequel va progressivement s'engager dans une logique d'extermination de la minorité tutsie. L'implication française, militairement et politiquement, aux côtés d'un régime raciste est désormais un secret de Polichinelle. De nombreux ouvrages de référence publiés au lendemain du génocide en font état, et dès 1994, une journaliste belge, Colette Braeckman, accuse la France d'être impliquée dans l'assassinat du président rwandais (« sacrifié » car vraisemblablement jugé trop « tiède » par les extrémistes de son camp). Or, c'est cet attentat qui donne le signal du début des tueries.

#### REPÈRES



**Le 6 avril 1994, l'avion du président rwandais Habyarimana, un Hutu soutenu par la France, est abattu à Kigali et le chef de l'Etat tué. Dès le lendemain, les massacres de Tutsis commencent. Ils dureront jusqu'en juillet, lorsque le Front patriotique rwandais s'empare de Kigali.**

# 800 000

**tel est, selon l'ONU, le nombre de Tutsis et de Hutus modérés tués en trois mois au Rwanda.**

**«Peut-être cela va-t-il finalement rendre accessible ce qui se passait alors et éclaircir les nombreux points noirs ou gris laissés en suspens. On espère [...] que la déclassification sera totale.»**

**Johnston Busingye**  
ministre rwandais  
de la Justice



### QUE PEUVENT RÉVÉLER CES ARCHIVES ?

Reste qu'il n'est pas certain que la déclassification des archives de l'Élysée permette de découvrir «le document miracle qui va révéler du neuf», selon les termes de l'historien Jean-Pierre Chrétien. «Un historien est toujours content d'avoir accès à des archives. Donc c'est une bonne nouvelle ! Mais il faut se méfier des fausses nouvelles», explique-t-il. Comme si on faisait semblant de se poser encore la question de l'implication française, alors que depuis la mission parlementaire de 1998, il a été reconnu officiellement que la France a au minimum fait preuve d'aveuglement. «On veut nous faire croire qu'il y a encore un mystère alors que tout le monde sait que la France était du côté des génocidaires», renchérit le journaliste Jean-François Dupaquier, auteur de l'un des meilleurs ouvrages sur la désinformation et l'implication française dans cette tragédie (1). Cet enquêteur chevronné aimerait, lui, savoir à quel moment la France glisse réellement vers «le consentement à un possible génocide et accepte l'hypothèse de l'inéluctable». Jean-Pierre Chrétien, lui, s'intéresse plus particulièrement au premier mois du génocide, lorsque la France continue à nier le caractère génocidaire des massacres (à sa décharge, elle n'est pas la seule) et rencontre même les représentants d'un gouvernement génocidaire (Paris est bien la seule capitale à avoir accepté de les recevoir). «Pour ma part, je croirai à la validité de ces archives si on y retrouve le compte rendu de la réunion à l'Élysée du 30 juin 1994. Lorsqu'on m'a donné l'ordre d'aller porter secours à l'armée génocidaire. Avant que cet ordre soit démenti dans la nuit», estime pour sa part Guillaume Ancel, un ancien officier envoyé au Rwanda pendant l'opération Turquoise et qui a fini par dénoncer cette opération en principe «humanitaire» mais qui semblait, au départ, vouloir surtout sauver un régime génocidaire aux abois. Parmi les anciens militaires, il est bien l'un des rares à avoir osé briser l'omertà sur le rôle trouble de la France au Rwanda.

### QUI A INTÉRÊT À NE PAS FAIRE RESURGIR CE PASSÉ ?

L'annonce de la déclassification a surpris beaucoup d'historiens et de spécialistes, même parmi ceux qui militaient pour rendre les archives enfin accessibles. Du côté de l'Élysée, on fait valoir que la décision a été prise il y a un an par le président de la République «dans un souci de transparence et de

travail de mémoire». «Mais cette déclassification s'est-elle faite sans filtre ? Elle ne concerne qu'une centaine de pièces», minimise Jean-François Dupaquier, pour lequel il s'agit avant tout d'un «coup politique». Reste que le sujet est tellement sensible en France qu'il ne manquera pas d'y avoir des mécontents, lesquels se trouvent aussi au Parti socialiste, qui était au pouvoir en 1994. Mais le spectre de ceux qui refusent toute implication française est bien plus large. «Depuis vingt ans, on assiste à un tir de barrage inouï rassemblant des gens très différents, mais tous soudés par une même idéologie souverainiste, qui prétendent défendre l'honneur de la France», rappelle Jean-Pierre Chrétien, qui s'étonne que même la Fondation Jean-Jaurès se contente des analyses d'un historien spécialiste de l'Angleterre du XIX<sup>e</sup> siècle pour ses notes sur le Rwanda, dont les thèses sont souvent proches des anciens militaires de l'opération Turquoise, porte-drapeau du combat pour défendre «l'honneur bafoué de la France».

### QUE CHERCHAIT LA FRANCE AU RWANDA ?

Les archives ne répondront peut-être pas à cette question. Mais c'est finalement celle sur laquelle repose in fine la crédibilité d'une implication française. Car qu'allait donc faire la France dans ce bourbier ? Le Rwanda, petit pays pauvre et agricole, n'avait aucune ressource géostratégique. C'est a priori tellement incompréhensible que toute compromission française paraît du coup absurde. «On a avancé plusieurs arguments depuis 1994. Il y a le calcul un peu glauque qui consisterait à y voir un refus de céder du terrain aux Anglo-Saxons en Afrique, puisque les rebelles tutsis qui, depuis 1990, s'opposaient à Habyarimana avaient souvent été élevés en exil dans les pays anglophones de la région. D'autres y ont vu l'influence prépondérante de militaires un peu belliqueux et comme toujours très présents sur les terrains africains», explique Jean-Pierre Chrétien, soulignant : «Mais, au fond, il s'agit surtout d'un mépris de l'Afrique. C'est la fameuse phrase de Mitterrand : "Un génocide dans ces pays-là n'a pas la même importance." On a refusé de voir jusqu'au bout qu'en Afrique, il n'y avait pas que des histoires de tribus mais de vrais extrémistes capables non seulement d'élaborer une politique d'extermination «à l'occidentale», mais aussi de convaincre leurs partenaires, en l'occurrence la France, que cette solution finale était inéluctable.»

(1) «Politiques, militaires et mercenaires français au Rwanda», de Jean-François Dupaquier, Karthala, 2014.

Jeudi 27 mars 2014

## SÉLECTION

### « Un miracle »

Avec ce livre, Boubacar Boris Diop a réalisé un véritable travail de mémoire. Toni Morrison l'a loué : *« Ce roman est un miracle. Il confirme ma certitude qu'après un génocide seul l'art peut essayer de redonner du sens. Avec Murambi, Boubacar Boris nous offre un roman puissant, terrible et beau. »* Le travail de l'écrivain n'est pas sans rappeler celui de Jean Hatzfeld, surtout dans la première partie, où les chapitres portent le nom des témoins : Michel Serumundo, Faustin Gasana (membre d'Interahamwe, milice hutue), Jessica. Idem dans la troisième partie, simplement intitulée « Génocide », où l'on retrouve d'autres témoignages. Parfois, ces hommes et ces femmes se sont croisés. Certains ont cherché à oublier, puis sont revenus des années plus tard. Dès la première page, l'écriture de Boubacar Boris Diop emporte le lecteur au cœur du génocide. La lecture fait froid dans le dos mais elle est fondamentalement instructive.

---

#### MURAMBI, LE LIVRE DES OSSEMENTS

De Boubacar Boris Diop  
(Zulma, 272 p., 18,30 €)

---

Jeudi 6 mars 2014

## Rwanda, année zéro



**Poche.** En 1998, quatre ans après la tragédie rwandaise, l'écrivain sénégalais Boubacar Boris Diop passe deux mois à Kigali. Il enquête, écoute des rescapés, encore sidérés, des tueurs de l'Interahamwe, et il raconte, réaliste, sans trémolos dans la plume, ce qu'il a entendu: les crimes commis par les pères et expiés par les fils, la solitude abyssale des êtres livrés à eux-mêmes, plus effroyable encore que la sauvagerie alentour, «*les morts qui rêvent d'une résurrection pour les vivants*» et le mal, qui dispose d'une force de frappe toujours plus puissante que celle du bien: «*Les*

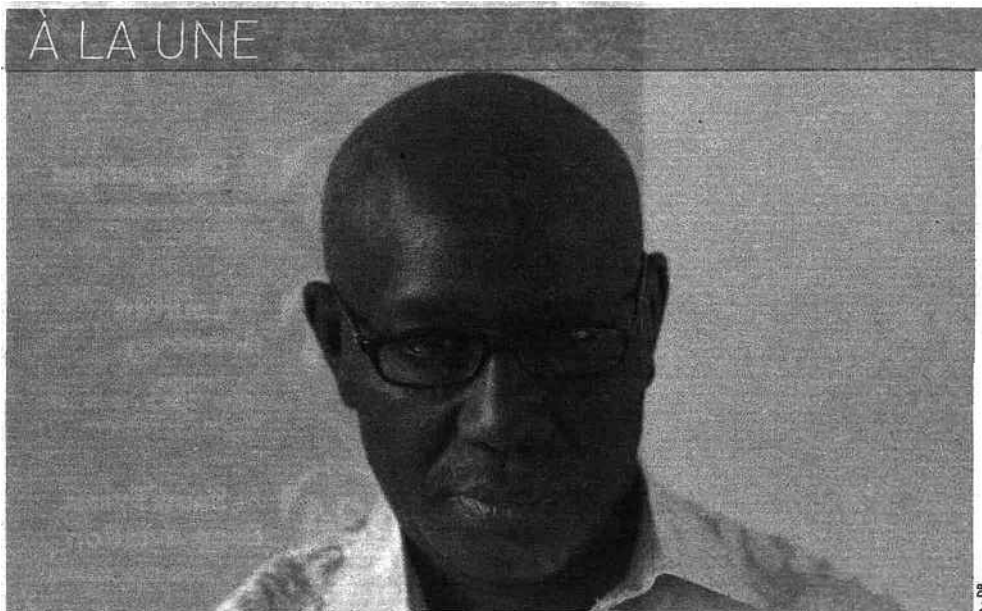
*tueurs ont tellement plus d'énergie que les braves gens.*» S'il ne parvient pas à poser une pensée sur l'impensable, le sublime roman de Diop en expose les mécanismes. Car il ne suffit pas de compatir, pense-t-il, il faut connaître, à défaut de comprendre, les enjeux d'une catastrophe «*aux dimensions cosmiques*». Diop rappelle avec force que «*le Rwanda n'est pas, non plus, un point de détail de l'Histoire*», qu'il ne s'agit pas d'un «*truc africain*» de plus, pas plus que d'un «*double génocide*», mais bien du génocide des Tutsis au Rwanda, impossible à se figurer, impossible à oublier ■ **MARINE DE TILLY**

«*Murambi, le livre des ossements*», de Boubacar Boris Diop (Zulma, 220 p., 8,95 €).





À LA UNE



Boubacar Boris Diop - DR

AUTEUR DE *MURAMBI*, *LE LIVRE DES OSSEMENTS*, EXTRAORDINAIRE ROMAN PLURIEL SUR LE GÉNOCIDE DES TUTSIS, L'ÉCRIVAIN SÉNÉGALAIS BOUBACAR BORIS DIOP EST L'INVITÉ D'ASSISES INTERNATIONALES DU ROMAN PLUS QUE JAMAIS EN PRISE AVEC LE RÉEL. IL REVIENT POUR NOUS SUR CE LIVRE, ÉCRIT EN 2000 ET RÉÉDITÉ CETTE ANNÉE À L'OCCASION DU VINGTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA TRAGÉDIE.

## «La honte d'avoir détourné le regard»

— RENCONTRE —

TEXTES ET ENTRETIEN : STÉPHANE DUCHÊNE

**Comment vous, écrivain Sénégalais, avez-vous été amené à travailler sur le Rwanda ?**

**Boubacar Boris Diop** : C'est un couple d'amis, du Tchad et de Côte d'Ivoire, qui a demandé à une dizaine d'écrivains du continent africain de venir travailler à cette question dans le cadre d'une résidence, quatre ans après les faits. Ils ont considéré que ce qui s'était passé là-bas était évidemment très important et que les auteurs africains n'en avaient que peu parlé. Cela peut paraître assez étrange, mais je peux vous dire que vingt ans après, l'Afrique n'a pas encore vraiment compris le génocide des Tutsis. Alors imaginez ce que cela pouvait être en 1998, quand nous sommes allés au Rwanda pour faire ce travail. Il y avait autour de cela un très grand silence. Alors que cela a été quelque chose de colossal : 10 000 personnes ont été tuées chaque jour pendant trois mois. Pour nous, c'était une manière de dire que ce silence-là était irresponsable.

**Quels ont été vos premiers sentiments et réactions en découvrant l'ampleur et la nature de ce qui s'était passé ?**

Il y a eu évidemment un mélange de colère et de compassion, de culpabilité aussi. Sentiments que tout être humain éprouve face à ce genre de situation et à la question «*où est-ce que j'étais quand tout ceci se faisait ?*». Mais le sentiment vraiment prédominant pour moi, a été [il appuie ces deux mots] : la honte... [silence]. La honte d'être un intellectuel incapable de comprendre ce qui se passe. Parce c'était quand même très spectaculaire, c'était au grand jour, c'était des chiffres défiant l'entendement. Il y a eu tellement de morts [entre 800 000 et 1 million en trois mois, *NdlR*] que quatre ans après on pouvait encore sentir l'odeur des cadavres. Mais non, nous persistions à lire ces événements avec des grilles complètement périmées.

**Lesquelles ?**

La grille de lecture habituelle des massacres inter-ethniques tels qu'on pense les avoir toujours connus sur notre continent. Et qui traduit cette incapacité que nous avons à faire la différence entre ce qui se passe au Rwanda, en Côte d'Ivoire, au Congo, en Somalie... Tout est mis dans le même sac, car c'est tellement plus confortable de se dire : «*on a compris, ce sont des massacres inter-ethniques, on a l'habitude*». Mais ce n'est rien d'autre qu'une façon de détourner le regard. C'est cette honte d'avoir détourné le regard qui a été très forte. Pour moi, cette expérience a été une leçon d'histoire, en ce sens que depuis le Rwanda, je comprends mieux

ce qui se passe au Sénégal, en Centrafrique, au Nigeria. Nous devons comprendre que ce n'est jamais pareil d'un pays à l'autre. Nous avons trop longtemps fait, et nous faisons encore trop souvent, l'erreur de le croire.

**Qu'est-ce qui, selon vous, explique qu'en Afrique-même on a toujours tendance à plaquer les mêmes causes sur ce type d'événements ?**

L'aliénation consiste quasiment toujours à fabriquer le discours qui a servi à vous dominer. Les préjugés racistes des autres, nous nous les appliquons à nous-mêmes, c'est aussi simple que cela. On parle d'ailleurs d'auto-racisme. C'est cette idée selon laquelle «*nous sommes comme ça, que voulez-vous ?*». C'est à nous de faire des efforts pour changer, plutôt que d'incriminer les autres.

**Dans la postface à l'édition 2014 de *Murambi*, vous citez le professeur Jean-Marie Kayishema, qui voit dans le déficit de représentation symbolique de la société rwandaise, notamment du fait de l'évangélisation éclair qu'elle a connue, une des causes du génocide. Est-ce que justement l'un des problèmes de l'Afrique ne réside pas dans le fait que la colonisation a plongé tous ces peuples dans une espèce de confusion identitaire absolue ?**

Evidemment. L'un des grands romans de la question africaine est *Le Monde s'effondre* du Nigérian Chichua Achebe. Il décrit la rencontre entre l'Occident et l'Afrique, ce que Cheikh Hamidou Kane appela «*le premier matin de l'Occident en Afrique*». L'Occident arrive et c'est le commencement de toutes les déstructurations. Dans le cas du Rwanda, cela a été particulièrement violent, vif, parce que le premier européen à avoir mis le pied au Rwanda était un comte allemand nommé Götzen en 1892. Nous sommes donc pratiquement au début du XX<sup>e</sup> siècle et, à ce moment, les Européens connaissent déjà très bien l'Afrique, ils ont établi leurs catégories, leurs stratégies. Cela a été fatal au Rwanda, qui est d'ailleurs le premier pays avec le Burundi où s'impose le monothéisme. Avec l'évangélisation, on enlève Imana [le Dieu unique ancestral des Rwandais et des Burundais, *NdlR*], on le remplace par le Dieu des chrétiens et du jour au lendemain tout ce qui est rwandais devient synonyme d'impiété, de paganisme. Dans d'autres pays, où le polythéisme reste présent, l'église catholique a été obligée de négocier avec les religions trouvées sur place. Ce qui fait qu'il y a de l'espace pour du syncrétisme.

tisme : on peut être chrétien ou musulman et conserver d'autres croyances, une identité propre. Au Rwanda, ça a été impossible. Il faut savoir qu'en 1946, le Rwanda, en même temps que l'Espagne fasciste, a été consacré au Christ-Roi. En 1892, les Chrétiens arrivent et cinquante ans plus tard, le pays est consacré au Christ-Roi. Tout est allé trop vite, trop brutalement. Ce n'est pas étonnant que l'on ait autant tué dans les églises en 1994 [des milliers de Tutsis s'y réfugièrent, pensant qu'on les y épargnerait, *NdlR*].

**Comment la forme du roman s'est-elle imposée pour l'écriture de *Murambi* ? On peut penser que, s'agissant d'un sujet pareil, c'est la chose la plus risquée qui soit...**

Je m'étais proposé de ne pas écrire de roman, de faire un peu « chose vue, chose entendue ». Mais très vite, par rapport à toute l'histoire hallucinante que j'entendais, à cette situation incroyable où la mort était de sortie, j'ai compris que la seule façon de raconter, c'était le roman. S'est posée ensuite la question de « comment faire une bonne fiction avec "ça" ? ». J'ai beaucoup hésité. Si j'avais choisi de suivre la destinée d'un seul personnage, il aurait fallu que je trouve la force de raconter une histoire jusqu'au bout, dans une logique purement romanesque. En fin de compte, j'ai trouvé cette forme éclatée qui donne la parole à tous les protagonistes, mais aussi les sépare. Parce qu'autant un génocide est un désastre collectif, autant il est vécu par chacun dans la solitude de sa conscience, de ses peurs, etc. La forme du roman devenait donc justifiée, y compris quant au poids des événements, parce qu'on se trouve face à des personnes qui racontent leur histoire et qu'il faut la respecter scrupuleusement. Je pense avoir été beaucoup aidé en cela par le fait que je suis aussi fondamentalement journaliste [Boubacar Boris Diop a notamment été directeur du *Matin* de Dakar, *NdlR*]. Mais en fictionnalisant un peu, j'évitais justement de tomber dans le piège de l'Histoire ou du journalisme, pour que personne ne vienne me dire « ça c'est vrai » ou « ça c'est faux ». De ce point de vue, la fiction était aussi une commodité. Mais je voulais surtout

que le texte soit accessible, lisible, compréhensible, particulièrement par les jeunes générations d'Africains. **Quand vous dites "tous les protagonistes", vous ne faites aucune exception puisque vous donnez aussi la parole aux bourreaux...**

Il s'agissait quand même de témoigner, or témoigner veut dire donner la parole à tout le monde, sans exception. Je voulais permettre aux bourreaux non pas de se justifier, mais de répéter dans un roman ce qu'ils n'ont cessé de dire, par exemple, sur la tristement célèbre Radio des Mille-Collines. Il fallait aussi donner à entendre cela. Ce n'était pas du tout dans un souci d'objectivité ou d'équilibre. Les bourreaux n'avaient rien à dire que l'on pouvait entendre, mais il était nécessaire que cela soit écrit, pour que l'on sache comment on en est arrivé là. *Murambi* est un roman de témoignage mais aussi un roman de parti pris. Un roman qui dit qu'il y a des bourreaux, des victimes, et qu'il faut se ranger du côté de ces victimes. Ce parti pris n'est pas politique, c'est le parti pris des enfants, des vieillards, des femmes, de tous ceux qui ont été massacrés.

**Vous écrivez que la mémoire d'un génocide est paradoxale, que plus le temps passe, moins on oublie ce qui s'est passé. Mais il faut aussi continuer à vivre... Aujourd'hui, vingt ans après, qu'est devenu ce pays et comment vit-il avec cette mémoire si lourde ?**

J'y retourne régulièrement, j'y étais évidemment pour le vingtième anniversaire et il était très prégnant que ces événements appartiennent désormais à l'Histoire. Par rapport à 1998, c'est un changement de perspective radicale. Aujourd'hui, les auteurs rwandais, comme Scholastique Mukasonga, inscrivent le génocide dans un mouvement historique qui démarre en 1959 avec la "Toussaint Rwandaise", qui chasse du pays des milliers de Tutsis. Depuis cette date, les massacres et les exclusions n'ont pratiquement jamais cessé. Dès 1964, Bertrand Russell, prix Nobel de littérature, l'homme des tribunaux contre les crimes commis pendant la guerre du Vietnam, déclare que ce qui se passe au Rwanda est un génocide. Il est le premier à utiliser ce mot dès les années 60, et ça continue jusqu'en 1994 où les gens

sont tués par milliers chaque jour. Ce qui a changé aujourd'hui, c'est que depuis 1994, au Rwanda, plus personne n'a été éliminé en fonction de son appartenance à une ethnie. Et d'ailleurs le mot "ethnie" est très contestable pour les chercheurs en sciences sociales, puisque le dieu, la langue, les traditions sont communs. Quoi qu'on pense du régime de Kagame, depuis 1994, l'effort du vivre ensemble est devenu fondamental. On a supprimé les cartes d'identité ethniques établies par les Belges en 1939. On est Rwandais et non plus Hutu, Tutsi ou Twa. Bien sûr, les mots pèsent d'un poids bien léger par rapport à tout ce sang qui a été versé, mais l'effort est là. Tout cela a été construit pendant des décennies, la haine du Tutsi, défini comme un serpent, un cafard, jusqu'à l'apothéose de 1994. Aujourd'hui on en est sorti et on essaie de faire au mieux avec cet héritage, de faire un pari sur l'avenir et les nouvelles générations.

#### **Est-ce que vous avez la sensation que ce livre a fait "œuvre utile" ?**

Oui, en tout cas "œuvre de bien", pour le dire plus modestement. À l'époque, en 1998, il n'y avait pas encore eu tous ces livres, films, pièces de théâtre... Quelque part, avec les autres auteurs du projet "Rwanda : écrire par devoir de mémoire", nous avons ouvert la voie. L'intérêt pour le Rwanda se serait bien entendu manifesté tôt ou tard, sans nos textes, mais il se trouve qu'ils ont balisé le terrain.

#### **Pour revenir à la mise en place et à la nécessité de ce travail, diriez-vous que lorsque vous êtes arrivés sur place, le Rwanda était dans un tel état de sidération qu'il était nécessaire que des écrivains venus de l'extérieur prennent en charge l'amorce d'un travail de mémoire et de compréhension ?**

Sidération. C'est le mot. Les Rwandais étaient dans un état de sidération tel qu'écrire ou témoigner était au-dessus de leurs forces. Il fallait des personnes avec un minimum de distance – même si le mot est quasi inacceptable dans un cas pareil – pour en parler. Ce que nous avons livré, ce sont des textes urgents. Après cette période de sidération, il y a eu des témoignages. Et là, vingt ans après, on est dans la période de l'écriture romanesque par les écrivains rwandais. J'ai de toute façon toujours dit que les vrais grands romans sur le génocide des Tutsis du Rwanda seraient écrits par des Rwandais. Nous avons simplement été là pour présenter nos condoléances, ériger des stèles, participer au travail du deuil. C'est maintenant aux Rwandais de parler de leur pays sous la forme romanesque.

→ La littérature a-t-elle encore un rôle politique ?  
Avec Boubacar Boris Diop, Martin Caparros, Christos Chryssopoulos et Patrick McGuinness  
Aux Subsistances, samedi 24 mai

*Murambi, le livre des ossements* [Zulma](#)

## REPÈRES

### **Rwanda : chronologie d'un génocide**

**1<sup>er</sup> octobre 1990** : offensive des rebelles du FPR (tutsis et opposants hutus) depuis l'Ouganda contre Juvénal Habyarimana, en place depuis 1973. Début de la guerre civile. Répression à l'encontre des Tutsis.

**17 mars 1992** : création de la Coalition pour la Défense de la République et des milices interahamwe (ultra hutus).

**14 juillet 1992** : à Arusha (Tanzanie), premiers accords de cessez-le-feu entre gouvernement et FPR, non respectés.

**4 août 1993** : à Arusha, nouveaux accords de paix. Fin de la guerre civile.

**6 avril 1994** : attentat contre l'avion ramenant les présidents du Rwanda et du Burundi, Juvénal Habyarimana et Cyprien Ntaryamira, qui s'écrase près de Kigali.

**7 avril 1994** : début du génocide des Tutsis et des opposants hutus par les milices interahamwe et les Forces armées rwandaises.

**4 juillet 1994** : le FPR s'empare de Kigali et de Butare. Début de l'exode massif vers Goma (Zaire) de Rwandais fuyant l'avancée des forces du FPR.

**17 juillet 1994** : le FPR déclare la fin de la guerre.

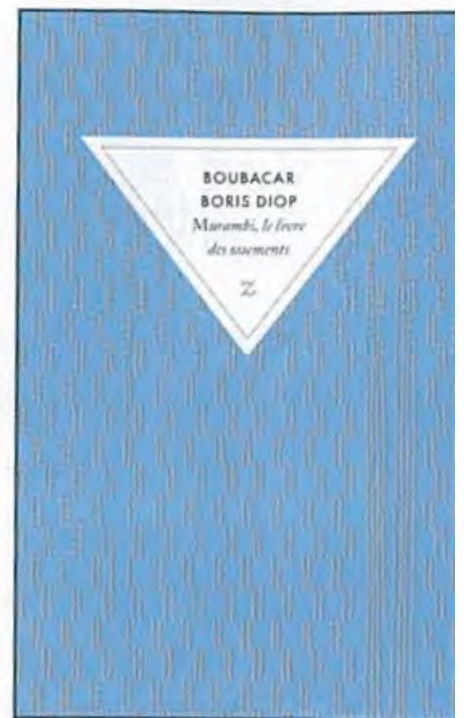
# axelle

Février 2014

## MURAMBI, LE LIVRE DES OSSEMENTS

*"Ce roman est un miracle",* en dit Toni Morrison. L'écrivaine américaine a raison: ce livre est vivant, issu des cendres du génocide rwandais, éclos du pire, de l'innommable au sens premier. Bientôt dix ans depuis la tragédie; "Murambi, le livre des ossements", enquête où rescapés, disparus, échappés et bourreaux se croisent, exhale un parfum de terre meurtrie et d'urgence absolue. (S.P.)

*Boubacar Boris Diop, Zulma 2014. 224 p., 8,95 eur.*



Vendredi 25 octobre 2013

RWANDA

## Le génocide vingt ans après

Le génocide rwandais, qui a fait 800 000 victimes, en majorité tutsis, sous les machettes du gouvernement hutu, a eu lieu du 6 avril au 4 juillet 1994... un massacre que les éditeurs se préparent à commémorer en 2014. Cinq titres sont d'ores et déjà annoncés : *Rwanda 1994 : génocide et mass média* de Bruno Boudiguet, une analyse du traitement médiatique en France du génocide (Aviso, 26 novembre), et *Les enfants du Rwanda* d'Angelique Umugwaneza et Peder Fuglsang, le témoignage d'une jeune hutue réfugiée au Danemark en 2001, qui raconte la guerre et l'exil sur les routes d'Afrique centrale, les camps de réfugiés et la mort d'épuisement de sa mère et de ses frères (Gaïa, 5 février).

Côté fiction, Zulma publie *Murambi, le livre des ossements*, un roman de Boubacar Boris Diop qui met en scène deux amis d'enfance, Jessica, présente lors des massacres, et Cornelius Karekezi, qui découvre après quatre ans d'exil la culpabilité de son père (16 janvier). L'Aube propose le 7 janvier *Le garçon du Rwanda*, un roman de Bernard Dan, avec le génocide en toile de fond, et Honoré Champion livre le 2 janvier une analyse du roman de Tierno Moné-nembo, *L'ainé des orphelins* (paru en 2000 au Seuil et en 2005 en Points). Rappelons que Belin a publié *Rwanda, racisme et génocide : l'idéologie hamitique* de Jean-Pierre Chrétien (septembre) ; Tribord, *Rwanda, une histoire volée : dette et génocide* de Renaud Duterme (août) ; et L'Harmattan, *Rwanda : le pouvoir à tout prix, d'une dictature à l'autre* de Jean-Baptiste Nkuliyingoma (juillet).

c. c.



*Sans préjugés*, chronique d'Audrey Pulvar, le 7 mars 2011

### ***Murambi, le livre des ossements*, de Boubacar Boris Diop**

En ces temps où la diplomatie française est tellement mise à mal et où sa politique étrangère est mise en cause, en tout cas jusqu'à l'arrivée d'Alain Juppé-le-meilleur-d'entre-nous à la tête du Quai d'Orsay, je vous propose une lecture ou une relecture de *Murambi, le livre des ossements*, réédité aux éditions Zulma, qui fêtent leur 20 ans.

Un roman de l'écrivain sénégalais Boubacar Boris Diop, écrit à l'issue d'une « expérience » hors du commun, un séjour au Rwanda, quatre ans après le génocide, en compagnie de plusieurs autres écrivains africains, avec pour objectif de rendre compte, chacun à leur façon, de ce qu'ils avaient vu. Et cela donne ce roman tellement réel, écrit grâce à des témoignages de victimes, des visites de lieux de mémoires, des rencontres effrayantes. Un roman qui nous raconte les atrocités d'un régime génocidaire, qui en cent jours, extermina entre 800 000 et un million de personnes. Le récit de cette abomination nous rappelle les effroyables témoignages recueillis par le journaliste et écrivain Jean Hatzfeld, comme le travail très précis du journaliste Patrick de Saint-Exupéry.

Trois mois, entre avril et juillet 1994, pendant lesquels, chaque jour, méthodiquement, systématiquement, 10 000 personnes, hommes femmes et enfants, ont été massacrées sans que la communauté internationale ne s'en émeuve réellement. La France ? On pourrait dire que tout se résume dans les propos tenus par François Mitterrand : « Dans ces pays-là, dit le Président socialiste, un génocide ce n'est pas trop important ». On était alors en période de cohabitation. Edouard Balladur était le Premier ministre. A la Défense, François Léotard, et au Quai d'Orsay, Alain Juppé.

– La France, dont Boubacar Boris Diop dénonce le rôle. Il l'accuse d'avoir apporté une aide technique, logistique et politique aux génocidaires hutus.

L'écrivain a ajouté une postface datée du mois dernier, à la réédition de ce livre. Il y met en cause, comme il le faisait déjà par la voix des personnages de ce roman, le rôle sinon complice, du moins coupable de la France. Coupable d'avoir eu en main tous les éléments annonçant ce génocide et de l'avoir laissé s'installer, coupable d'avoir soutenu le gouvernement génocidaire, d'avoir permis voire aidé des criminels de guerre à fuir, quand le Front Patriotique du Rwanda, défendant les Tutsis, reprenait l'avantage dans le pays. Boubacar Boris Diop n'est, bien sûr, pas le seul à fustiger le rôle de la France et de l'opération Turquoise, par laquelle 2 500 de nos soldats partirent à la fin du génocide, vers le Rwanda, avec pour mission officielle d'en protéger les victimes... des plaintes pour complicité de crime contre l'humanité ont été déposées et puis on le sait les relations diplomatiques entre Paris et Kigali ont longtemps été interrompues.

Il n'est pas jusqu'au Président rwandais Paul Kagame, lui aussi très contesté, qui n'accuse Paris d'avoir « participé au génocide ».

Une image restera en tous cas : celle de soldats français installant, en toute connaissance de cause, un terrain de volley ball au-dessus de charniers contenant des milliers de corps. Un panneau en témoigne encore, à Murambi, où 40 000 personnes ont été tuées.

Boubaca Boris Diop est également très sévère avec les intellectuels africains en général, qu'il accuse de ne ni regarder en face, ni décrire avec sincérité, l'étendue de ce génocide... il dénonce leur amnésie, plus volontaire qu'on ne le croit.

© Audrey Pulvar

#### **Référence bibliographique :**

*Murambi, le livre des ossements*  
de Boubacar Boris DIOP  
Réédité aux éditions Zulma  
Paru le 3 mars 2011

# PAGE

Avril-Mai 2011

**BOUBACAR BORIS DIOP**

## « APPELER LES MONSTRES PAR LEUR NOM »

Au-delà du témoignage nécessaire pour ne pas oublier, le récit de BOUBACAR BORIS DIOP consacré au génocide rwandais, réédité par Zulma et accompagné d'une postface de l'auteur, interroge sur la notion même de génocide. Comment dire, quand « même les mots n'en peuvent plus » ?

Par AMÉLIE MULLER, Librairie Doucet, Le Mans

AU TERME DE SON VOYAGE AU RWANDA quatre ans après le génocide, le romancier sénégalais Boubacar Boris Diop livrait un récit où plusieurs voix se succédaient pour dire l'horreur des massacres. Réédité dix ans plus tard par les éditions Zulma, il constitue toujours une pierre essentielle à l'élévation de l'édifice du devoir de mémoire. Pour dire les images qu'il a vues là-bas, il prête sa voix à Cornelius, un exilé qui revient dans son village de Murambi, lieu symbolique du massacre de 1994. Il y apprendra le pire, sa famille massacrée par son propre père, engagé dans la milice Hutu. Comme dans une enquête, Cornelius déroule l'horreur de l'histoire au fil de ses visites dans des lieux aux symboles effrayants, ses rencontres avec des témoins, des survivants et des acteurs des massacres. Les voix se succèdent, implacables preuves de la réalité la plus abominable: celle du chef d'un groupe milicien qui détaille les « préparatifs » du massacre des Tutsi, en contrepoint de laquelle est restitué le témoignage d'une jeune Rwandaise qui, refusant d'attendre que les tueurs la découvrent, rejoint la rébellion et prend les armes. Il y a aussi, comme une respiration au milieu de ce flot étouffant, la religieuse hutu qui aide les Tutsi persécutés à passer la frontière du Zaïre. À travers ces paroles de survivants, Cornelius cherche des réponses. Comment tout cela est-il arrivé? Pourquoi Hutu et Tutsi ne peuvent-ils vivre ensemble? En toile de fond, Boubacar Boris Diop interroge également l'Occident. Qu'avons-nous fait, ou qu'aurions-nous dû faire? On ne trouvera pas de réponse dans ce roman, car on ne peut expliquer un génocide. « *Un génocide n'est pas une histoire comme les autres, avec un début et une fin plus ou moins ordinaires* ». Mais on peut lire et lire encore la parole de ces témoins, car c'est la seule solution pour ne pas oublier et faire que jamais cette abomination ne se reproduise. La seule réponse que l'on trouvera dans ces lignes est sans appel: tout, mais surtout pas le silence. •



**Boubacar Boris Diop**  
*Murambi, le livre  
des ossements*  
ZULMA, 272 p., 18 €

#### LU ET CONSEILLÉ PAR

**L. Moretti-Gleyses**

Lib. Les Racines du vent,  
Chevreuse

**D. Paschal**

Lib. Prado Paradis, Marseille

**M. Boisgontier**

Lib. M'Lire, Laval

**C. Vidaller**

Lib. Sauramps-Odyssée,  
Montpellier



# Le Canard enchainé

Journal satirique paraissant le mercredi

Semaine du 30 mars 2011

## Une machette dans la mémoire

### Murambi, le livre des ossements

de Boubacar Boris Diop  
(Zulma)

UN jour de l'été 1998, Cornelius rentre chez lui, au Rwanda. Et tout le monde est mort. Pendant qu'il étudiait, à Djibouti, les Hutus ont massacré les Tutsis : 10 000 morts par jour, à la machette, trois mois durant, entre avril et juin 1994. Cornelius rencontre des amis d'enfance, survivants. Des portraits d'acteurs et de victimes de l'holocauste se succèdent. Le petit chef ambitieux, concentré sur son « travail ». La jeune résistante au double jeu. Le miraculé, enseveli sous les cadavres, noyé par leur sang qui pénètre ses yeux et sa bouche. Le colonel français chargé de faire évacuer les Hutus vers le Zaïre (l'historique opération « Turquoise »). Et qui se justifie : « Pas un Français n'a versé de sang rwandais. » Son interlocuteur et obligé, un chef génocidaire, répond : « Et moi, colonel, croyez-vous que j'aie déjà tenu une machette ? »

Arrivant à Murambi, sa ville natale, un Oradour de 50 000 victimes, Cornelius n'est pas encore au bout de sa nuit. Familier à la fois

des martyrs et des bourreaux, il est celui qui voit sans comprendre, l'Européen qui doit se défaire des caricatures (est-ce que les Africains diraient de la Shoah qu'il s'agissait de « simples tueries interethniques entre Sémites et Aryens » ?). Il est aussi l'intime du désastre, qui a grandi dans la haine tribale fabriquée par les colons et missionnaires allemands, belges, français. Entre deuil, haine et culpabilité, à travers la révélation, par une amie, de l'inavouable, son retour au Rwanda le force à faire sienne une part de la barbarie.

Pourquoi moi, l'écrivain, le journaliste, se demande dans une postface à ce livre, sorti il y a onze ans, aujourd'hui réédité – le romancier sénégalais Boubacar Boris Diop, n'ai-je pas, à l'époque, « été capable de voir un seul de ces centaines de milliers de corps » et ai-je adhéré aux clichés ethniques d'une Afrique cannibale ? Sans doute, conclut-il, parce que, comme le dit un proverbe wolof, « si tu empruntes à quelqu'un ses yeux, ne t'étonne pas de ne voir que ce que lui-même voit ».

**Jean-François Julliard**

● 268 p., 18 €.

Jeudi 28 avril 2011

**LA CHRONIQUE**



**Dix-sept ans après le drame du Rwanda, le Sénégalais Boubacar Boris Diop ressuscite le génocide. Impensable.**

Il paraît que le pardon est amer mais que ses fruits sont sucrés. C'est ce que répètent aujourd'hui les esprits raisonnables en Côte d'Ivoire. La haine dans un pays, c'est comme la rouille sur le fer; si on ne l'élimine pas, la catastrophe est assurée. En matière de guerres civiles, l'Afrique fait peur. Au Liberia, en Sierra Leone, au Congo, ail-

lisant qui, ne connaissant que les créatures dociles et corrompues maintenues par lui au pouvoir, a semblé trouver ces amputations de masse presque normales. Mais si nous, Français, avons la pudeur de ne pas en parler, Boubacar Boris Diop, lui, en a fait le thème de «Murambi, le livre des ossements», 250 pages qui racontent comment une machette géante plantée sur une montagne de cadavres se dresse entre les Hutus et leur avenir. C'est un chef-d'œuvre que, pour fêter

Kamanzi, l'agent de liaison de la guérilla tutsie à Kigali en plein génocide, au Dr Joseph Karekesi, qui a organisé le massacre de milliers de personnes à l'école technique de Murambi et sacrifié sa propre femme et leurs enfants. Des scènes d'apocalypse se survent dans des villes où s'abattent les criquets hutus affamés de meurtres. Les petits pigeons qui vivaient auprès de vous se transforment soudain en vautours et quand le narrateur principal, Cornelius, un intellectuel installé à Djibouti, revient dans son pays au bout de vingt ans, il n'ose demander de nouvelles de personne. Mais faites confiance à Diop, son personnage va quand même tout découvrir. Y compris le rôle de la France qui apparaît sous les traits d'un officier de l'opération «Turquoise» dont le rôle

était d'abord d'évacuer au Zaïre les ministres, les préfets et les officiers supérieurs génocidaires

**LES ÂMES MORTES**

leurs, des horreurs sans nom semblent avoir immunisé le continent contre les atrocités. Comme si, là-bas, la raison, la charité, l'humanité avaient vidé les écriers. Et je ne parle pas du Rwanda où même 10000 personnes tuées par jour pendant cent jours ne furent pas de taille à troubler le sommeil de l'univers. Un fleuve de sang a noyé les Tutsis sous les yeux d'un Occident mé-

leur vingtième anniversaire, les éditions Zulma republient avec une postface de l'écrivain sénégalais.

Autrefois, Dieu trouvait le Rwanda si agréable qu'il ne passait jamais la nuit ailleurs. Il neigera en enfer avant qu'il y revienne. Et Diop explique pourquoi sans laisser personne sur le bord de l'histoire. Des dizaines de destins s'entrecroisent dans son récit. De Jessica

qui fuyaient avec les réserves de la Banque centrale. Pourquoi donc les protégions-nous? Pour qu'il n'y ait surtout pas de procès et que ces assassins ne rejettent pas tout sur Paris qui fermail si bien les yeux depuis si longtemps.

Personne n'a survécu car ceux qui n'ont pas été tués meurent de douleur, à petit feu, pendant le reste de leur vie. La haine et le chagrin sont des bouchons de liège qui remontent toujours à la surface. Pourtant ce roman bouleversant n'est pas désespéré. S'il ne parle pas des crimes tutsis auxquels les Hutus auraient répondu comme les sans-culottes de 1792 présentant aux aristocrates la facture de leur morgue, c'est qu'on ne part pas vers l'avenir en marche arrière. On n'alimente pas le futur avec de vieilles peurs. On le bâtit sur la vérité. Qui est la même pour tous, Hutus et Tutsis, même si, jusqu'à présent, comme les deux yeux, ils sont inséparables, voient la même chose et ne se rencontrent jamais. ■

Jun 1994, à Biseseo, dans la montagne, un groupe de Tutsis terrorisés.



**Murambi, le livre des ossements**

De Boubacar Boris Diop  
Ed. Zulma  
272 pages, 18 euros.

extrait

... de la montagne de Murambi, où les ossements des victimes du génocide tutsi sont entassés. Le narrateur, Cornelius, revient dans son pays après vingt ans d'exil à Djibouti. Il découvre les conséquences de l'opération «Turquoise» et les rôles de la France et des autres puissances occidentales. Le roman explore la haine, le chagrin et la douleur des survivants, ainsi que la difficulté de reconstruire un avenir sur la vérité.

# ALTERMONDES

JUIN 2011

LITTÉRATURE

## « Nous n'avions pas pris la mesure de la tragédie »

Quatre ans après le génocide des Tutsis, le romancier sénégalais Boubacar Boris Diop écrivait *Murambi, le livre des ossements*. Ce roman oppose la vie à la mort, rend justice aux victimes et dénonce la politique africaine de la France au Rwanda. A l'occasion de la réédition de ce livre, rencontre avec un auteur engagé.

PROPOS RECUEILLIS PAR FATOU SALL | JOURNALISTE

**Écrivain et journaliste sénégalais, vous écrivez en français et en wolof<sup>1</sup>. Pourquoi avoir choisi d'écrire aussi en langue locale ?**

**Boubacar Boris Diop :** L'Afrique est le seul continent où les écrivains trouvent normal d'écrire dans une langue que les populations ne comprennent pas. C'est tout de même absurde ! Je pense que c'est de mon devoir, en tant qu'écrivain, d'apporter ma contribution pour que les choses changent. Le problème est que personne n'en parle car nous sommes culturellement aliénés. Seul compte ce qui vient de l'extérieur ou de notre ancien colonisateur. Il faut tout de même savoir qu'il existe beaucoup d'auteurs africains qui écrivent en Dioula, en Pular ou en Sérère<sup>2</sup>.

**Dans quel contexte avez-vous écrit *Murambi, le livre des ossements*, qui vient d'être réédité ?**

**B.B.D. :** En 1998, quatre ans après le génocide rwandais, l'écrivain tchadien Nocky Djedanoum m'a demandé de me rendre au Rwanda pour participer au projet « *Rwanda : écrire par devoir de mémoire* », soutenu par la Fondation de France et le gouvernement rwandais. Dix écrivains africains faisaient partie de l'aventure. Nous avons rencontré des survivants et des personnes qui avaient commis des crimes. Nous avons visité des sites où le génocide avait laissé ses traces. Cette immersion a duré deux mois et nous a permis d'approcher le génocide de près.

**Pourquoi avez-vous accepté de participer à cette aventure ?**

**B.B.D. :** Quand le génocide a eu lieu, nous, les intellectuels africains, nous

n'avions pas pris la mesure de la tragédie. C'était donc pour moi une façon de présenter mes condoléances à un peuple martyrisé. Les écrivains ne parlent pas assez de ce qui se passe en Afrique. Pour une fois, nous avons eu la possibilité de nous rendre sur place, de recueillir des faits pour comprendre ce qui s'était passé. Je n'ai donc pas hésité.

**La dimension politique de l'ouvrage est indéniable. Les témoignages ne pouvaient pas, selon vous, suffire ?**

**B.B.D. :** Je voulais aussi donner à lire les mécanismes de la tragédie. Après un génocide comme celui qu'ont vécu les Tutsis, le mot d'ordre universel est « *Plus jamais ça !* ». Mais ce mot d'ordre ne peut fonctionner que si on comprend les mécanismes à l'origine du génocide. Faire comprendre peut contribuer à éviter que la tragédie ne se répète. C'est pourquoi j'ai insisté sur l'aspect politique. A chaque fois qu'il se produit quelque chose sur le continent africain, les gens, de façon consciente ou pas, semblent croire qu'au fond, c'est normal.

**Lorsque vous dites « les gens », de qui parlez-vous ?**

**B.B.D. :** Je parle de l'opinion occidentale mais aussi des médias, qui présentent l'Afrique comme une terre de violence politique, de cruauté et de sauvagerie. Comme s'il n'y avait rien à expliquer. Montrer les liens qu'entretenait la France avec le Rwanda à ce moment-là est donc extrêmement important. La France avait des intérêts géostratégiques au Rwanda, tout comme elle a des intérêts en Afrique de l'Ouest que ce soit au Sénégal ou encore en Côte d'Ivoire. En 1994, en plein vingtième siècle,



on a tué 10 000 personnes par jour, pendant cent jours, sans interruption. C'est non seulement une honte pour les Africains mais aussi pour l'humanité.

**Écrivez-vous encore sur la tragédie rwandaise ?**

**B.B.D. :** Je prépare un nouveau roman qui paraîtra en septembre 2012. Je l'écris en prenant le point de vue d'un casque bleu d'origine sénégalaise qui officiait au Rwanda au moment du génocide. Cet homme a réellement existé et a été tué à 36 ans. Il a été décoré à titre posthume par la secrétaire d'Etat américaine, Hillary Clinton, et par Paul Kagamé, le président rwandais.

**Que peut-on vous souhaiter pour la suite ?**

**B.B.D. :** Ce qui me rend le plus malheureux, c'est de voir combien les gens n'ont pas les yeux ouverts. Je souhaite au monde que les victimes ne soient plus complices à ce point de leur aliénation et de leur assujettissement. C'est devenu tellement facile de tromper les gens. Même les guerres secrètes se font au grand jour. On a l'impression que les hommes de bonne volonté sont désarmés ou impuissants.

**A LIRE**

**Murambi, le livre des ossements**, Boubacar Boris Diop, Ed. Zulma, 2011



1. Le wolof est la langue la plus parlée au Sénégal.

2. Le dioula est une langue parlée par 20 millions de personnes au Mali, en Côte d'Ivoire, au Burkina Faso, en Guinée, au Ghana. Le pular est parlé dans une vingtaine d'États d'Afrique occidentale et centrale et le sérère est une langue qui a des liens avec la langue peule et la langue wolof.

# le français dans le monde

**Mai - Juin 2011**



À la suite d'un séjour au « pays des mille collines » dévasté par le génocide, le romancier sénégalais offre une plongée au cœur de l'horreur rwandaise en recourant aux outils du romanesque. Un livre d'émotions. Une dénonciation du rôle des puissances occidentales. La chronique d'un génocide annoncé.

Boubacar Boris Diop, *Murambi, le livre des ossements*, Zulma

# JEUNE AFRIQUE

5 Juin 2011

## LITTÉRATURE

# Boubacar Boris Diop

« La France se comporte dans ses anciennes colonies comme nulle part ailleurs »

À l'occasion de la réédition de son roman *Murambi, le livre des ossements*, consacré au génocide tutsi, l'écrivain sénégalais revient sur le Rwanda, mais aussi sur le « printemps arabe », la crise ivoirienne, l'élection présidentielle prévue dans son pays en 2012... En bon polémiste.

Propos recueillis par **BIOS DIALLO**

**P**aris sous un ciel ensoleillé. Face à la Maison de la radio, le café Les Ondes refuse du monde. Il fait beau et les clients se prélassent en terrasse. C'est là que nous avons rendez-vous avec l'écrivain sénégalais Boubacar Boris Diop, peu avant qu'il ne participe à *La Grande Table*, une émission de France Culture. Il assure la promotion de son roman *Murambi, le livre des ossements*. Ce texte, qui vient d'être réédité, a été conçu en 1998 dans le cadre du projet « Rwanda: écrire par devoir de mémoire » de Fest' Africa. Depuis, les titres des rescapés du génocide ont une seconde vie dans le souffle de ces témoignages. Jusque dans *Fagaala*, une adaptation chorégraphique de *Murambi* par Germaine Acogny et Kota Yamasaki.

Entré en littérature en 1981, avec *Le Temps de Tamango*, Boubacar Boris Diop enchaîne les émissions de radio et les colloques en France, mais aussi en Suisse, en Italie... et aux États-Unis. Une belle reconnaissance pour cet écrivain

qui est aussi un redoutable polémiste. De la Tunisie qu'il connaît bien, et d'où est parti le « printemps arabe », aux violentes convulsions ivoiriennes en passant par son pays à la veille d'un scrutin crucial, l'auteur de *L'Afrique au-delà du miroir* reste fidèle à ses opinions pas toujours politiquement correctes...

**JEUNE AFRIQUE: Pourquoi avoir réédité *Murambi, le livre des ossements* ?**

**BOUBACAR BORIS DIOP:** Il continuait à être demandé mais était difficile à trouver. Il fallait lui donner une seconde vie.

“ Le génocide de 1994 est le résultat de trois décennies de maturation idéologique.

**Pourquoi une postface ? Pour tourner la page ?**

C'était surtout pour faire le point, pas pour tourner la page. J'ai, au contraire, voulu poursuivre l'échange avec mes lecteurs en répondant de manière plus

approfondie aux questions qu'ils m'ont souvent posées.

**Comment expliquez-vous l'enthousiasme des médias français pour ce qui n'est qu'une réédition ?**

Il me semble que le regard des Français sur le génocide des Tutsis a beaucoup changé. À présent, ils osent regarder en face cette page sombre de leur histoire et les relations que leur pays entretient avec l'Afrique.

**Les comptes ont-ils été soldés pour autant ?**

Pas vraiment. L'opinion française est consciente que son pays a mal agi au Rwanda, elle en éprouve un vague malaise, voire de la honte, mais préfère ne pas en savoir plus. Avec le temps, elle finira bien par accepter l'évidence, l'Histoire ne se hâte jamais.

**En quoi « Rwanda: écrire par devoir de mémoire » a-t-il changé votre vie ?**

On ne sort pas indemne d'une telle expérience. Je n'ai plus le même rapport aux mots, mes textes sont plus dépouillés et je comprends mieux les mécanismes de la Françafrique. Sans le Rwanda, je n'aurais sûrement pas écrit *Nérophobie* avec Odile Tobner et Xavier Verschave. Et le discours de Sarkozy à Dakar m'aurait tout au plus énervé, je n'aurais pas jugé utile d'y répondre.

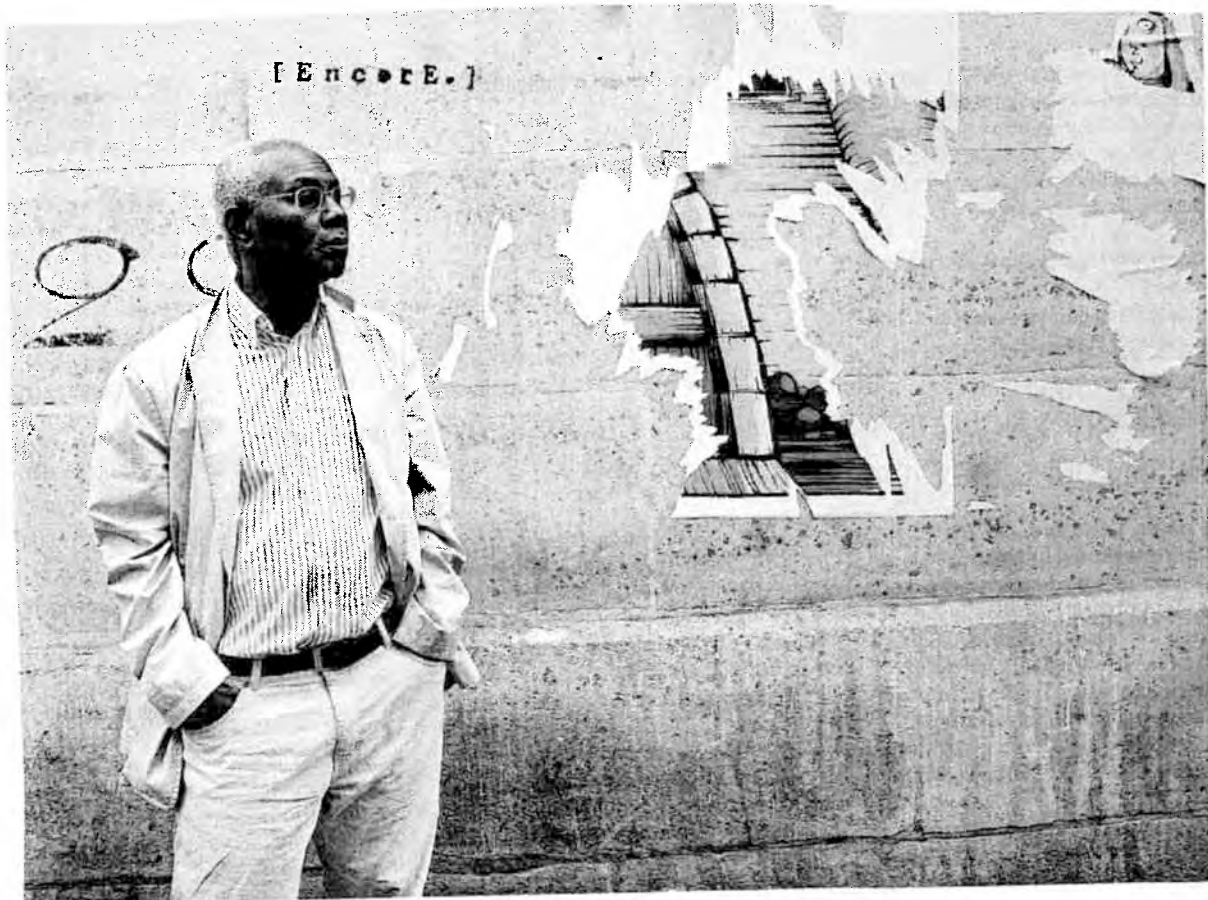
**Où en est le Rwanda, aujourd'hui ?**

Le pays est debout. Même les pires ennemis de Kagamé sont obligés de reconnaître ses performances économiques. Et l'abolition de la peine de mort est, à mes yeux, une mesure importante dont on ne parle pas assez.

**On reproche au président rwandais d'être un autocrate...**

Je sais. On en fait même volontiers un dictateur. Moi j'ai le plus grand respect

pour celui qui, après avoir mis fin au cycle génocidaire instauré dès la fin des années 1950, essaie de faire vivre son peuple dans la dignité. Je sais bien que l'on attend d'un intellectuel africain qu'il déteste, par principe, tous les chefs d'État du continent...



▲ L'AUTEUR DE *NÉGROPHOBIE* (avec Odile Tobner et François-Xavier Verschave), à Paris, le 28 avril dernier.

Mais il me paraît plus raisonnable de les juger à partir des faits.

**Le rapport des Nations unies sur les violations des droits de l'homme commises en République démocratique du Congo, rendu public en octobre 2010, soupçonnait une « possibilité de génocide » par les forces rwandaises. Ne parlait-il donc pas des faits ?**

Le mot « génocide » figure dans le rapport, mais vous faites bien de parler de suspicion car la formulation du texte est bien plus prudente qu'on ne le dit ici et là. Beaucoup aimeraient faire du Front patriotique rwandais [FPR, NDLR] une organisation génocidaire. C'est vraiment en prendre à son aise avec la vérité historique. Il faut rappeler que le génocide de 1994 est le résultat de trois décennies de maturation idéologique. Des textes ont appelé explicitement à la solution finale, l'opinion a été inlassablement travaillée par une radio et des journaux, et, le moment venu, l'État a lâché son armée et des dizaines de milliers de miliciens contre les Tutsis. Je n'ai jamais

rien noté de semblable dans la démarche du FPR au pouvoir depuis bientôt vingt ans. L'autre faiblesse de ce rapport, c'est qu'il n'explique pas le choix délibéré du FPR de faire rentrer les réfugiés chez eux. Si vous voulez exterminer des milliers de personnes à portée de vos fusils, vous ne montez pas une opération de retour au pays aussi risquée. Or c'est celle-ci qui est à l'origine des allégations que l'on sait...

**Et l'homme Kagamé ?**

Il a du caractère, et son leadership a été décisif après le génocide. Avec un héritage aussi lourd, le Rwanda aurait dû être aujourd'hui sous assistance respiratoire et peut-être même le pays le plus pauvre d'Afrique. Il en est loin grâce à Kagamé. Si certains le haïssent de manière aussi irrationnelle, c'est parce qu'ils attendent d'un chef d'État africain qu'il soit jouisseur, corrompu et surtout docile. Kagamé ne correspond en rien à cette image.

**Vous avez dit sur un plateau télévisé, en parlant du « printemps arabe », que ce**

**qui se passait vous échappait...**

Je suis romancier et donc attentif aux rapports entre le réel et la fiction. Or dans cette affaire, je n'arrive pas à savoir où se séparent leurs chemins, tout me paraît à la fois vrai et purement imaginaire. Le suicide d'un jeune Tunisien déclenche une révolution exemplaire, qui s'étend à l'Égypte, et à partir de là, ça chauffe au Yémen, à Bahreïn, en Arabie saoudite, en Syrie et en Libye, pour ne rien dire des tentatives en Algérie et au Maroc. Sérieusement, comment croire que tout cela est arrivé par hasard ou par simple contagion ?

**Soupçonnez-vous l'Occident d'avoir manigancé tout cela ?**

Non, ce serait manquer de respect aux manifestants. Ils sont admirables, ils prouvent qu'aucun système policier n'est invulnérable. Mais il y a tout de même des choses troublantes. Pourquoi les monarchies pétrolières n'ont-elles eu aucun mal à museler le soulèvement ? Comment en est-on arrivé à une situation où l'Otan se vante d'avoir lâché six mille bombes sur la Libye ? Et, très franchement, n'est-ce

pas gênant, ces insurgés de Benghazi qui n'existent que grâce à ce pilonnage aérien ? En cas de victoire, quelle va être leur marge de décision face à leurs parrains ? Il ne faut pas se cacher derrière son petit doigt, le pétrole libyen est en jeu.

**Quid de la Ligue arabe et de l'Union africaine ?**

Elles sont hors jeu, faute de solidarité entre elles et en leur sein.

“ Si les Gabonais se soulèvent, ça doit être aussi pour crier : “Total dégage !”

**Peut-on s'attendre à un printemps de l'Afrique subsaharienne ?**

Il est difficile de comparer le monde arabe, uni par la langue, la religion et une forte sensibilité à la cause palestinienne, et l'Afrique subsaharienne, qui est un « bazar de cultures » et où la question de la souveraineté nationale reste souvent capitale. Je veux dire que si les jeunes du Gabon et du Niger se soulèvent, ça doit être aussi pour crier : « Total dégage ! » ou « Areva dégage ! » Je doute qu'ils bénéficient d'une large couverture médiatique...

**Vous avez participé à l'ouvrage *L'Afrique répond à Sarkozy*. Voyez-vous une corrélation entre le discours de Dakar et l'intervention de l'armée française en Côte d'Ivoire ?**

Bien sûr. La France se comporte dans ses anciennes colonies comme nulle part ailleurs.

**La configuration est-elle différente pour la Libye ?**

Les deux interventions ont eu lieu sous le couvert du Conseil de sécurité, mais on n'imagine pas des soldats français forçant les grilles du palais de Kaddafi. En plus du risque militaire, la France ne veut pas s'aliéner « la rue arabe ». Avec

un pays de son pré carré, elle n'a rien de tel à craindre.

**Comment avez-vous vécu la crise ivoirienne... ?**

Tout le monde s'est senti un peu ivoirien et cela montre notre attachement à ce pays. Pour moi, Gbagbo a manqué de lucidité en ramenant à de l'arithmétique électorale un rapport de force politique qui lui était si défavorable. Quand on a

contre soi l'Union africaine, la Cedeao, l'ONU, la Maison Blanche, l'Élysée et les médias du monde entier tout en abritant sur son sol la force Licorne et les Casques bleus, on rend le pouvoir, quitte à entrer en opposition. Quant à Ouattara, des millions d'Ivoiriens se sont reconnus dans ses idées et il est normal qu'il soit à la tête du pays. Mais il lui faudra très vite se défaire de son image de président installé par des forces étrangères et oser demander des comptes aux responsables des massacres dans les deux camps.

**Une élection présidentielle va avoir lieu au Sénégal dans moins d'un an. Doit-on redouter le scénario ivoirien ?**

Je ne crois pas.

**Le fils va-t-il succéder au père ?**

Wade en a rêvé, oui. C'était vraiment se moquer du monde, mais peut-être a-t-il senti dès mars 2009 que cela ne pouvait pas marcher. Les révoltes actuelles l'ont sans doute complètement guéri de la tentation de faire cadeau de notre pays à son enfant.

**Direz-vous que son bilan, au bout de dix ans, est totalement négatif ?**

Non, il faut savoir raison garder. De

nos trois présidents, Wade est le mieux élu, pour ne pas dire le seul à l'avoir été démocratiquement. Toutefois, il a causé plus de dégâts que ses deux prédécesseurs, mais ça, ce sont les mystères de la démocratie ! En revanche, il a mis fin au tête-à-tête entre la France et le Sénégal. Avec lui, il n'est plus question pour Dakar de se référer à Paris pour toutes les décisions majeures. Ça n'est pas rien, même si c'est insuffisant pour le faire gagner l'an prochain. Nous sommes très nombreux à souhaiter sa défaite, il y a déjà des candidats indépendants respectés, et on peut espérer que l'opposition va s'unir derrière un rassembleur.

**Cela se fera-t-il vraiment ?**

C'est un espoir, mais le gros problème au Sénégal, ce sont les forces qui prennent en otages les politiques. Le centre du pouvoir n'est jamais là où il est supposé être et il est temps de se pencher sur cette exception sénégalaise pour moderniser notre démocratie. Je sais bien que les confréries religieuses peuvent être un facteur de paix civile, mais on voit aussi comment certaines personnes les détournent de cette vocation. À la longue, cela peut être très dangereux.

**Sur quoi portera votre prochain livre ?**

Sur le capitaine Mbaye Diagne, un Casque bleu sénégalais qui a sauvé des centaines de Tutsis au Rwanda avant d'être tué lui-même le 31 mai 1994. Il avait 36 ans.

**Vous éloignez-vous de l'écriture en wolof ?**

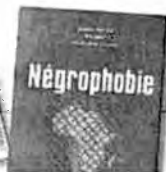
Pas du tout ! La maison d'édition Papyrus-Afrique a dans ses tiroirs deux textes et vient de trouver l'aide de la mairie de Dakar pour la réédition de *Doomi Golo*. Quant à l'opéra wolof *Leena*, dont j'ai écrit le livret, il a été joué le 19 mars devant 1 400 spectateurs, au Palais des sports de Bordeaux. ♦

**Bibliographie sélective**

*Doomi Golo*, Papyrus-Afrique, 2003



*Nérophobie* avec Odile Tobner et François-Xavier Verschave, Les Arènes, 2005



*L'Afrique répond à Sarkozy* (collectif), Philippe Rey, 2008



*L'Afrique au-delà du miroir*, Philippe Rey, 2009



*Les Petits de la guenon*, Philippe Rey, 2009



*Le Cavalier et son ombre*, Philippe Rey, 2010



*Murambi, le livre des ossements*, Zulma (2<sup>e</sup> édition), 2011



17/05/2011

ROMAN

## Pour prendre la mesure du génocide des Tutsi

**Murambi -  
Les livres  
des ossements,**  
Boubacar Boris  
Diop.  
*Zulma,*  
268 pages,  
18 €.



Construit comme une enquête et un réquisitoire, avec une extraordinaire lucidité, le roman de Boubacar Boris Diop nous

éclaire sur l'ultime génocide du XX<sup>e</sup> siècle mieux que tous les essais et témoignages. Avec une sobriété d'un classicisme exemplaire, l'auteur expose les faits, ses rouages et ses ressorts cachés : quelques personnages en situation, avant, pendant et après le génocide, se racontent et se croisent, s'alimentent et se confessent. Jessica, la miraculée qui sait et comprend du fond de son

engagement ; Faustin Casana, membre des Interahamwe ; le docteur Joseph Karekezi, notable hutu naguère modéré, qui organisa et coordonna le massacre de Murambi ; le colonel Etienne Périn, officier de l'armée française ; Cornelius Karekezi enfin, qui, de retour au pays quatre ans après le drame, découvre l'épouvantable responsabilité de son père. Extraordinaire !





Un roman puissant,  
 terrible et beau.

# Le livre des ossements

« *Ce roman est un miracle. Murambi, le livre des ossements confirme ma certitude qu'après un génocide, seul l'art peut essayer de redonner du sens. Avec Murambi, Boubacar Boris Diop nous offre un roman puissant, terrible et beau* ». Faut-il ajouter quelque chose aux propos de Toni Morrison, prix Nobel de littérature ? Sans doute que non. Mais, ils compliquent un peu la lecture du roman. Car il s'agit désormais en filigrane de comprendre non pas seulement pourquoi ce roman est un miracle, mais surtout pourquoi toute écriture romanesque sur un génocide n'est pas nécessairement un miracle. Et ce qui vaut pour la littérature vaut aussi pour les autres formes d'art. La bonne volonté, une bonne documentation, de solides connaissances historiques, des témoignages de première ou seconde main, de l'empathie, de l'indignation, ne suffisent pas. Il faut bien autre chose encore « *pour redonner du sens* ».

## Écrire par devoir de mémoire

L'entreprise est donc périlleuse, quelle que soit par ailleurs sa légitimité. Dans la postface qu'il rédige à l'ouvrage, l'auteur, Boubacar Boris Diop, rend compte de ce paradoxe. L'écrivain et journaliste sénégalais est arrivé au Rwanda, en juillet 1998, soit 4 ans après le génocide, en compagnie d'autres écrivains africains de langue française, dans la cadre d'une opération intitulée « *Rwanda, écrire par devoir de mémoire* ». Il est arrivé à Kigali avec ses idées toutes faites sur l'Afrique, ses guerres et ses violences. À l'écoute du pays et de ses douleurs, humblement, il

s'est défait de ses préjugés, il a fait le vide en lui. L'enjeu était de saisir ce qu'est un génocide. Par respect envers les victimes. Il s'est longtemps demandé comment concrétiser son désir ardent de faire ressentir au lecteur « *le choc et l'effarement de la découverte d'une horreur défiant l'imagination, au propre comme au figuré* ». Le miracle est là dans l'invention de personnages, bien individualisés, dans la singularité de la violence commise ou subie. Le narrateur s'efface devant la voix fragile de la conscience confrontée à la recherche de l'impossible et nécessaire cicatrisation des plaies.

## Une rupture abyssale qui n'épargne personne

Le roman est construit sur une série de crescendos. L'avion du président Juvénal Habyarimana est abattu en plein vol par le tir de deux roquettes en avril 1994. L'inquiétude, quasi instinctive depuis 1959, se transforme en peur chez les Tutsi. Les miliciens Interahamwe vont passer à l'acte. Les lames des machettes sont aiguisées comme des épées. Alors que chacun sait parfaitement, au Rwanda comme ailleurs, que tant qu'il y a humanité, cité des hommes et pouvoir politique, une autre option est toujours possible que celle du génocide, son déclenchement est perçu comme inexorable par les victimes comme par leurs bourreaux, tandis que la planète Terre, indifférente, a les yeux rivés sur la coupe du monde de football qui se déroule aux États-Unis cette année-là. Le crime n'a cette fois rien à voir avec une parenthèse qu'on ouvre et referme comme un mauvais vent qui ne ferait que passer. Il instaure une rupture abyssale qui n'épargne personne. Quel vivre ensemble imaginer désormais ? Quel pardon peut accorder celui qui est, comme tous les rescapés, rongé par la culpabilité de sa survie ? À qui l'adresser si « *le crime de génocide est commis par les pères mais expié par les fils...* » ? Comment comprendre que la souffrance ne rend pas automatiquement et jusqu'à la fin des temps les victimes meilleures que ceux qui les ont fait souffrir ?

Pour surmonter l'ensemble de ces épreuves, il faut la transcendance d'un personnage hors du commun, si proche de Dieu, si proche d'Imana, qu'il semble appartenir au temps des origines et donc capable de refondation. Le Sage Siméon est pourtant le frère du boucher de Murambi. Grâce à lui, son neveu Cornélius, trouvera la force de vivre. Car, après un génocide, la seule vraie question est celle de la « *résurrection des vivants* ». ■

Isabelle Kortian

16 avril 2011

STRASBOURG

## Retour à Murambi

Quatre ans après le génocide des Tutsis, le romancier Boubacar Boris Diop écrivait *Murambi, le livre des ossements*. Entre fiction et témoignages, ce roman bouleversant dénonce aussi la politique africaine de Mitterrand.

**ON N'A JAMAIS DE CRITÈRES INFALLIBLES** pour juger de l'importance d'un auteur de son vivant. Mais un signe qui ne trompe pas, c'est le caractère authentique d'une voix qui se fait entendre, le pouvoir de dérangement qu'elle provoque. Sa capacité à chahuter le lecteur par la singularité des thèmes abordés, par l'expérience d'une écriture singulière.

C'est exactement ce qui se produit à la lecture de l'un des derniers livres du romancier, essayiste et journaliste Boubacar Boris Diop. Né d'une résidence d'auteurs africains « Rwanda : écrire par devoir de mémoire », *Murambi, le livre des ossements* paraît aux éditions Zulma avec une remarquable postface de l'auteur.

Avant de poser ses valises en juillet 1998 à La Mise Hôtel de Kigali, l'intellectuel reconnaît s'être fait mystifier avec une déconcertante facilité, sur les mécanismes et les enjeux politiques d'une catastrophe africaine aux dimensions cosmiques.

Des Cent-jours que dura le génocide des Tutsis, peu d'intellectuels africains ont tenté dans ces années 90 d'en expliquer les mécanismes. L'habitude du malheur ? À quelques kilomètres de son Sénégal natal, le Hutu Power assassina dix mille personnes par



Boubacar Boris Diop. (DR)

jour, pendant cent jours...

À quoi sert un livre s'il est désarmé ? Parier sur le pouvoir de la fiction pour appréhender l'horreur, renommer les victimes, regarder en face les bourreaux armés de manchette hurlant leur cri de guerre *tubatsembatsembe* avant de fracasser les crânes, violer, et nier toute humanité à Kibungo, Butare, et à l'école polytechnique de Murambi.

Pendant deux mois, Boubacar Boris Diop a discuté avec les rescapés et les tueurs, visité les sites du génocide, accumulé un maximum d'informations. *Murambi le livre des ossements* mène une réflexion sur la puissance de la création face au meurtre et sa structure éclatée redonne vie aux destins individuels, éclaire la conscience des victimes, des bourreaux du Pays des Mille Collines. Saisissant chaque être dans la solitude sidérante d'une proximité avec sa propre mort.

Avant, pendant et après l'ultime génocide du 20<sup>e</sup> siècle, se croisent, se racontent, se retrouvent

et s'aiment les amis d'enfance au destin brisé : Jessica la jeune rebelle engagée dans les rangs du Front Patriotique Rwanda, Stanley désormais replié dans un silence hanté, Comélius qui revient au pays après un exil de 25 ans à Djibouti. Il veut se recueillir à Murambi, où tous les siens ont été décimés sur ordre de son père le docteur Karekezi ; on s'apaise en écoutant son frère le sage Siméon Habineza, Faustin Gasana, membre de milice des Interhamwe exhorte les siens, les massacreurs hutus.

Boubacar Boris Diop rappelle la phrase de François Mitterrand : « Dans ces pays-là, un génocide ce



Murambi,  
le livre des  
ossements,  
chez Zulma  
269 pages  
18€

n'est pas trop important » et nous rafraîchit la mémoire quant à la présence des militaires de l'opération Turquoise qui, en juin 1994, avaient des semaines durant et en toute connaissance de cause joué au volley-ball au-dessus des charniers de Murambi.

Œuvre « utile », ce livre oppose la vie à la mort, rend justice aux victimes. Car « les morts de Murambi font des rêves, eux aussi, et que leur plus ardent désir est la résurrection des vivants ». ■

VENERANDA PALADINO

► Rencontre avec Boubacar Boris Diop le 20 avril à 20h15 à la Soif de lire. @ [www.soifdelire.fr](http://www.soifdelire.fr)

Lundi 21 mars 2011

## Rwanda, printemps 1994

Peut-on dire de ce livre terrible que c'est un livre magnifique ? Peut-on le lire sans souffrir, sans avoir honte de nos silences et de nos si complaisants, aveuglements ?

Pourra-t-on tourner la dernière page, et, se plongeant dans un autre livre, dans une autre histoire, renvoyer au néant de notre mémoire les dizaines de milliers de victimes du génocide rwandais ? Car

c'est bien de cela dont il s'agit, ce sont bien ces massacres de la fin du printemps 1994 qui sont au cœur de "Murambi, le livre des ossements" de l'écrivain sénégalais Boubacar Boris Diop, réédité tout récemment aux éditions Zulma. Un livre écrit au cours d'un séjour

d'écriture au Rwanda en compagnie d'autres auteurs africains. Un livre aux personnages fictifs nés des récits et

des témoignages. Un livre dévastateur, qui obligera à y penser encore et encore, à rechercher les journaux de l'époque, à taper "Génocide rwandais" sur tous les moteurs de recherche. C'était il n'y a pas si long-

temps. Tandis que le monde entier suivait aux Etats-Unis la Coupe du monde de Football, près d'un million de Tutsis étaient assassinés dans la plus grande indifférence.

**Florence DALMAS**

"Murambi, le livre des ossements", Zulma, 200p. 18 €



**Nathalie ZYLBERMAN**  
Vallée F.M 98.4  
**Émission Beth-El Vallée**  
4 allée Marc Chagall  
Tel 06 19 92 15 75  
Fax 01 64 68 23 49  
Email : [nathalie.zylberman@gmail.com](mailto:nathalie.zylberman@gmail.com)

**A l'attention des éditions Zulma**

**Zulma nous propose Murambi, le livre des ossements, un ouvrage qui nous parle et nous explique comment le génocide du Rwanda a-t-il pu arriver et qui sont ces personnages qui en sont ressortis survivants ou presque ! Ce livre est d'une très grande profondeur, aussi bien humaine que de l'horreur dans chaque épisode de cette épreuve ! On aime car à la fois réaliste et irréel, ce génocide de notre temps a bien eu lieu, même si certains n'ont pas tiré les leçons de notre histoire, les survivants sont là pour témoigner et pour nous transmettre le flambeau de la mémoire, pour clamer haut et fort, plus jamais cela, ici ou ailleurs !**